

Né au XIX^e siècle Le doyen du Séminaire se raconte

Yves Beauregard, Alyne LeBel and Jean-Marie Lebel

Volume 4, Number 1, Spring 1988

Le séminaire de Québec, phare de la culture française en Amérique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7161ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beauregard, Y., LeBel, A. & Lebel, J.-M. (1988). Né au XIX^e siècle : le doyen du Séminaire se raconte. *Cap-aux-Diamants*, 4(1), 25–27.

NÉ AU XIX^e SIÈCLE

LE DOYEN DU SÉMINAIRE SE RACONTE

Souvenirs du chanoine Émile Jobidon recueillis par Yves Beauregard, Alyne LeBel et Jean-Marie LeBel**

Doyen des prêtres du Séminaire de Québec, le chanoine Émile Jobidon continue, malgré ses 91 ans, de vaquer à ses occupations quotidiennes. Retiré, il se tient à l'écart de la civilisation audio-visuelle et vit entouré de ses livres, tableaux et souvenirs divers.



Trois moments importants de la carrière d'Émile Jobidon: jeune prêtre, aumônier militaire et chanoine. (Archives du Séminaire de Québec).

Je suis originaire de la capitale de la Côte de Beaupré, Château-Richer, et issu d'une famille d'agriculteurs.

J'ai fait une partie de mon cours à l'Académie commerciale des Frères des Écoles chrétiennes. Durant un certain temps, j'avais l'intention d'entrer dans la marine. Comme j'étais trop jeune, on m'a conseillé d'aller étudier deux ou trois ans au Séminaire. Uge fois au Séminaire, j'y suis resté. C'était en 1912.

Le premier soir, après le souper, nous sommes montés à la grande salle, où le directeur du Petit Séminaire, Mgr François Pelletier venait saluer les écoliers. Les prêtres venaient chercher leur futur servent de messe. Mais moi, j'étais trop malcommode et il a fallu trois ans avant que l'on m'assigne à l'un des prêtres.

Je devins servent de l'abbé Jules Lachance, et en Versification, de l'abbé Benoît Garneau, qui était professeur d'histoire ecclésiastique au Grand Séminaire. Un bon

bonhomme, toujours à l'heure. Il disait sa messe à 5 heures et 22 minutes du matin. Il ne s'est jamais fait attendre et je ne l'ai jamais attendu.

En ce temps là, il y avait des quadrupèdes dans le Séminaire. Des rats.

Un soir, durant notre période d'études, je vis au coin de mon pupitre une grande queue. J'empruntai les ciseaux de mon voisin, un nommé Groleau, et coupai la queue du rat. Le maître de salle, l'abbé Napoléon Tanguay, entendant du bruit, nous fit de gros yeux. Alors Groleau se leva et exhiba la queue. Tous les élèves rirent aux éclats.

C'était une école disciplinée. Mais, personne n'a été pendu de mon temps.

Une journée au Séminaire

Le lever était à 5 heures et vingt. Nous avions vingt minutes pour faire notre toilette. Après la prière, nous allions à la

messe dans la chapelle de la Congrégation où nous avions toujours du chant. Nous avions un excellent organiste, un élève externe, Georges Chouinard. Il jouait à un harmonium que nous appelions un «horsepower» à cause du pédalier. Après la messe, nous avions une période d'études jusqu'à 7 heures et quart. Nous déjeunions deux heures après le lever. Nous avions un très bon déjeuner: du pain, tant qu'on en voulait, du beurre, de la graisse de rôti, des cretons. Le jeudi et le dimanche, nous avions des fèves au lard délicieuses. Après déjeuner, on nous obligeait à sortir dehors quelques minutes.

La classe commençait à huit heures. À dix heures, débutait une récréation de quinze minutes. À onze heures et quinze, les pensionnaires étaient de retour aux grandes et petites salles et les externes allaient

*Membres du comité de rédaction

**Remerciements à l'abbé Jean-Marie Thivierge pour sa précieuse collaboration



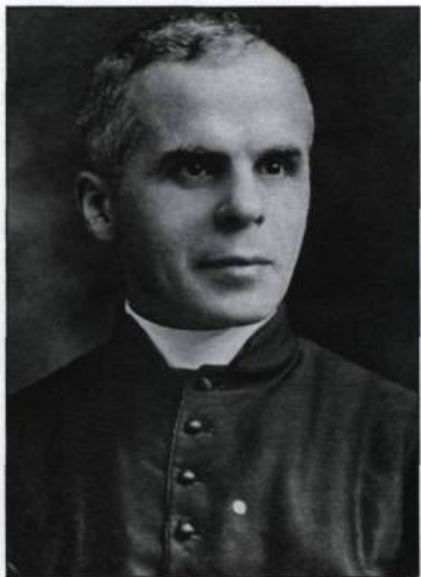
Une classe de Rétorique au Séminaire de Québec en 1912. Carte postale.
(Archives du Séminaire de Québec).

dîner chez eux. Nous avions alors le chapelet du Sacré-Coeur. À onze heures et vingt cinq, nous avions un très bon dîner même si le menu ne variait guère. Ceux qui se plaignaient n'avaient souvent guère mieux au domicile de leurs parents.

Ce ne devait pas être si mal car lors de nos réunions d'anciens, on réclame du «chiard» et des «bines» au menu!

Durant le carême et l'aveit, il y avait des lectures au début du dîner. Mais cela n'a jamais vraiment été apprécié. On entendait un grand cliquetis de fourchettes et de couteaux.

Durant nos récréations du printemps et de l'automne, nous allions au petit parc afin de voir les premières automobiles déraiper dans la Côte de la Montagne. C'était une attraction et notre plaisir. Certaines voitures éternuaient et glissaient au bas de la côte et devaient faire de nouveaux efforts afin de remonter.



L'abbé Oscar Genest, directeur du Petit Séminaire de Québec de 1912 à 1918 et de 1921 à 1925.
(Archives du Séminaire de Québec).



La chapelle de la Congrégation du Séminaire vers 1910.
(Archives du Séminaire de Québec).

Après le dîner, nous avions une séance d'études entre une heure et quart et deux heures moins cinq. Nous entrions alors en classe jusqu'à quatre heures. À la sortie des classes, nous prenions chacun un petit pain dans une grande corbeille et nous descendions à la cour en passant par la tour des nord (toilettes). C'était le règlement! De quatre heures trente à six heures nous étudions nos leçons à la salle des études. C'est ce que nous appelions «l'heure et demie». Et cela se faisait dans le grand silence.

De six heures à six heures et vingt-cinq, nous récitons le chapelet et monsieur le directeur venait faire un laïus d'une dizaine de minutes. Lors de mes études, le directeur était l'abbé Oscar Genest, qui avait succédé à ce poste à Mgr François Pelletier. Tous les soirs, l'abbé Genest qui avait beaucoup d'esprit venait nous livrer ses messages. Il aimait beaucoup les jeux de mots et les calembours. Nous avions un étudiant qui s'appelait Domicile Moreau. Un grand original. Il connaissait tout son Virgile par coeur! Un bon jour, mécontent, l'abbé Genest déclara: «Mes chers amis, pour détruire le vice à domicile, il faut souvent prendre des moyens moraux!» Alors Domicile répondit: «Bien monsieur le directeur»

L'harmonie Sainte-Cécile

À six heures trente, nous soupions. À sept heures moins cinq, c'était la récréation. Durant cette récréation, c'était l'exercice de la fanfare car nous avions alors, au Séminaire, la deuxième meilleure fanfare à Québec après celle du 51^{ème} régiment d'artillerie qui logeait à la citadelle. Notre directeur de fanfare était nul autre que Joseph Vézina. Un fameux musicien et compositeur.

Notre exercice de fanfare durait trente minutes, et un quart d'heure dans la cour. Notre fanfare avait été baptisée Harmonie Sainte-Cécile. Nous portions un insigne au revers de notre veston. L'insigne de couleur verte indiquait un aspirant, le blanc était réservé aux candidats. Une belle petite harpe en argent signifiait notre adhésion à l'Harmonie.

Les finissants étaient fiers de se faire photographier avec leur harpe. J'étais un joueur de cor. Le dernier des instruments. Un joueur de cor ne joue jamais à temps.

Après l'exercice de fanfare, nous avions une prière à huit heures. Toujours la même prière, c'est d'ailleurs celle que je fais encore tous les soirs. Après cette prière, nous avions une dernière séance d'études de huit heures et quart à neuf heures, que nous appelions «le trois quart d'heure». Par la suite, nous montions dans les combles où étaient les dortoirs dont le fameux «dortoir de Sibérie» où j'ai couché durant un an. Il était situé dans les combles de l'aile de la procure. Le Séminaire chauffait à la vapeur mais pas la nuit. Nous avions des couvertures tant que l'on en demandait, nous mettions nos capots d'hiver et, sur la tête, nos calurons. Nous dormions comme des bienheureux. De temps en temps, nous entendions des souris qui passaient à l'épouvante.

Nous invoquions point saint Martin de Porez afin de chasser les souris. Ce n'était pas une dévotion locale.

J'ai été maître de salle durant sept ans de 1921 à 1928. Maître de salle, c'était être avec les élèves durant les récréations et les heures d'études. Il fallait être une présence, un conseiller de tous les instants. Comme maître de salle, nous avions une grosse cloche pour appeler les élèves.



Gustave Gagnon, titulaire des orgues à la basilique de Québec en 1897. (Photo: Montminy et Cie, Archives du Séminaire de Québec).

On me demandait de battre la mesure lors des cantiques. Je le faisais en fermant les poings à la façon du chef d'orchestre Serge Garoff des Cosaques du Don. J'ai aussi dirigé une belle chorale dans la 6ième brigade du régiment de Québec en Nouvelle-Écosse.

Le dimanche

Le dimanche matin, nous avions d'abord notre messe à la chapelle de la Congrégation. Par la suite, nous allions chanter à la grand'messe à la basilique. Le Grand Séminaire fournissait la chorale dans le chœur. Les élèves du Petit Séminaire étaient dans le chœur et dans le jubé de l'orgue. Ceux qui n'étaient pas de la chorale passaient la messe dans des bergères à l'avant de la nef.

L'organiste était Gustave Gagnon, le frère d'Ernest et le père d'Henri. L'orgue était

vieux et à touches directes. Il a disparu dans l'incendie de 1922. Ce vieil organiste nous jouait des tours à nous chanteurs en tenant parfois ses notes élevées quelques longs instants.

Une carrière militaire

Dans l'armée, j'ai été directeur de culture physique. Ce n'était pas l'éducation physique actuelle qui ne consiste qu'à courir autour de la cour.

Le 22 août 1939, je me suis inscrit au 22ième régiment. En 1940, je suis devenu aumônier du camp de Lauzon. En 1942, j'ai été nommé aumônier du camp de Québec. J'ai été un mois ou deux à la Citadelle, un mois à Valcartier. Puis, je suis passé en Nouvelle-Écosse, puis à Terre-Neuve, puis outre-mer. Je fus quelque temps dans un camp en Angleterre, avant de passer ensuite sur le continent. Je fus attaché au 6ième régiment d'artillerie anti-tanks. Nos obus pouvaient traverser la carrosserie des chars d'assaut de l'ennemi.

Le 23 janvier 1946, je suis revenu à Québec et je fus démobilisé le 28 février. En principe, j'étais en congé jusqu'au mois de septembre. Mais le 9 mars, j'étais appelé au bureau de Mgr Ferdinand Vandry qui me demanda de m'occuper des étudiants démobilisés. «*Vous avez carte blanche*», me dit-il. On me donna un petit bureau dans l'ancienne université. Je rejoignis les jeunes démobilisés par les journaux et je les encourageai à poursuivre leurs études. Ils vinrent me trouver en grand nombre. Je leur ai organisé des cours. Ce fut un succès.

Par la suite, je devins procureur du Séminaire et de l'Université. J'occupais ce poste lorsque ces deux institutions se séparèrent. J'administras sagement. Tout ce que je peux dire, c'est que le Séminaire n'a pas fait banqueroute.



Parloir du Séminaire en 1912. Carte postale. (Archives du Séminaire de Québec).



Le grand dortoir du Séminaire en 1912. Carte postale. (Archives du Séminaire de Québec).

En 1958, je fus créé chanoine par Mgr Maurice Roy, lui aussi un aumônier militaire. J'ai accepté cette nomination comme un ordre. Benjamin du chapitre alors, j'en suis aujourd'hui le doyen.

La plus belle expérience dans ma vie fut d'appartenir à l'armée. Vous savez que le soldat, souvent fanfaron, se fait petit lorsqu'il a peur et vient alors nous confier sa vie. Certes, cela m'a valu plusieurs médailles, je les ai ramassées. Je n'ai jamais couru après ces honneurs périssables. ♦

L'entrevue accordée à Cap-aux-Diamants a été réalisée le 5 février 1988.

Noël au Séminaire

Nous passions Noël au Séminaire. Nous ne sortions pour les vacances que la veille du jour de l'An au matin, le 31 décembre. Vivre le jour de Noël loin de notre famille, au premier abord, c'était dur, c'était pas agréable. Heureusement nous avions du beau chant à la messe de minuit. Les pensionnaires avaient leur messe de minuit à la chapelle de la Congrégation. Les externes avaient leur messe à la salle des promotions.

Après la messe, les pensionnaires avaient un réveillon. Il n'y était servi qu'une pièce de résistance: une immense galette, épaisse, sucrée. Elle était dorée. Elle était si grande que nous ne pouvions la manger au complet. Avec du café, c'était très bon. Cela faisait différent des biscuits que l'on nous

servaient souvent et qui étaient tellement durs que l'on aurait pu assommer un homme avec. Ces biscuits lorsqu'ils étaient trempés, doubleraient de longueur.

Après le réveillon, on descendait patiner dans la cour des petits, une demi-heure à trois quarts d'heure. Puis on allait se coucher. Le matin de Noël, nous allions à la grand'messe de la basilique.

Dans l'après-midi de Noël, un immense arbre de Noël était installé à la salle des promotions. Il y avait toutes sortes de choses dans l'arbre, toutes numérotées. En entrant à la salle, on nous donnait un numéro. Chacun de nos numéros correspondaient donc à l'une des étrennes dans l'arbre.

C'étaient des cadeaux utiles. Il y avait aussi des cadeaux cocasses. Tel un peigne pour quelqu'un qui ne se peignait pas. Un *wrench* en bois pour un étudiant qui s'était plaint que le directeur venait serrer les écrous. Des taquineries. Tous applaudissaient.

Le soir, après les vêpres de Noël, comme souvent le dimanche soir, nous apprenions à écouter de la belle musique dans la chambre du directeur, l'abbé Genest. Il avait un gramophone et un grand choix de beaux disques, dont ceux d'Enrico Caruso. Cela durait une heure.

Il y avait de la classe dès le lendemain de Noël.